

miration qui va jusqu'à lui faire confondre Napoléon avec la France. M. Thiers refuse de reconnaître l'ambition sans borne et sans scrupule dont le conquérant était dévoré, et qui le poussa à se servir de la France comme d'un instrument pour assurer la réalisation de son rêve : l'établissement de sa dynastie. Les lettres de l'empereur sont là pour témoigner de ses pensées à ce sujet : mais M. Thiers ferme les yeux sur ces preuves, qu'il avait pourtant entre les mains.

C'est avec cette partialité et cette mauvaise foi que M. Thiers admire successivement le *Coup d'Etat du 18 brumaire*, et la *Constitution de l'an VIII*, qui firent pourtant si bon marché de la liberté, au profit du despotisme. Il célèbre de même l'organisation administrative établie par Napoléon, et le système de centralisation d'après lequel l'individu, la famille, la commune, le département supposés incapables de régler leurs propres affaires, sont tenus en tutelle par un gouvernement central, résumé dans un homme : César.

L'assassinat du duc d'Enghien n'est plus, sous la plume de M. Thiers, qu'un événement cruel à la vérité, mais qui s'explique par des raisons politiques, et dont il est prêt à rejeter le blâme sur la victime elle-même. Il accumule les injustices, les partialités et les faussetés quand il raconte les conflits entre le sacerdoce et l'empire, entre l'Eglise et Napoléon. Il veut attribuer à ce dernier le retour de la France à la religion et au culte catholique, retour qui avait commencé à s'opérer bien avant que le conquérant songeât à le favoriser. D'un autre côté, M. Thiers calomnie le Pape Pie VII, persécuté et captif, et il ne dit rien des indignes traitements auxquels l'auguste Pontife fut soumis par l'empereur. Il admire et loue sans réserve la création de l'Université, œuvre de despotisme révolutionnaire, et il se montre rempli des plus vils sentiments de haine contre la noble famille des Bourbons.

En résumé l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* n'est pas une histoire nationale, "car la France ne doit pas être confondue avec un homme qui abuse d'elle pour satisfaire son ambition."—Ce n'est pas une histoire patriotique, "car elle n'apprend pas à mourir pour un principe, elle n'apprend qu'à succomber pour le caprice d'un homme."—Ce n'est pas enfin une histoire "revêtue de ce caractère de haute moralité qui en fait la justicière des rois et des peuples, . . . car, en fermant le "livre je ne sais qu'une chose, c'est que la révolution est chère à M. Thiers, et que son triomphe excuse, à ses yeux, toutes les injustices"....